



**JOURNEES PROFESSIONNELLES SUR LES METIERS DE L'EXPOSITION,
PARIS, 15/11/2019 ET 20/01/2020**

Deuxième journée : Virtuelle, connectée, durable : quel avenir pour l'exposition ?



Mise en ligne : novembre 2020

Une expérience d'exposition éco conçue : le cas de « Vies d'ordures » au MuCEM

Sylvia Amar, Responsable du département de la Production culturelle au MuCEM, et Denis Chevallier, Conservateur général honoraire du patrimoine, commissaire de l'exposition

Denis Chevallier, conservateur général honoraire du Patrimoine

Une fois n'est pas coutume, je parle avant Sylvia, c'est simplement parce qu'on a décidé de se répartir de cette manière-là, j'aurais bien préféré la laisser parler d'abord. C'est évidemment un plaisir de retrouver mes collègues, de retrouver Christian Hottin avec qui nous avons longtemps croisé ici au ministère et dans les musées et évidemment dans ce lieu qui est le saint des saints de l'histoire de l'art en France, quand même, et c'est très important pour moi. Donc on a décidé, comme tu l'as dit Christian, de faire une petite présentation à deux voix ; une fois n'est pas coutume puisque, comme vous le savez, les relations entre les commissaires et les scénographes ou les producteurs ou les services de la production sont toujours un petit peu tendus. Mais, on s'est rendu compte finalement qu'avec Sylvia on s'aimait bien et qu'on n'avait finalement pas trop de différends et qu'on avait finalement des tas de choses en commun pour essayer de vous présenter quelque chose. Certes, deux points de vue, deux regards différents sur la même chose, c'est-à-dire une exposition, mais des points de vue qui sont complémentaires.

Alors, je vais simplement pendant les 5-10 minutes de mon intervention, vous rappeler la thématique de l'exposition qui était la gestion des déchets en Méditerranée. « *Vide-ordures : de l'économie des déchets en Méditerranée* », c'était le sous-titre et comment, et notre question aujourd'hui, c'est comment passer d'un regard sur, et en particulier d'un regard sur ce qu'on appelle *zéro waste*, une politique *zéro waste*, c'est-à-dire une politique de pas trop de déchets et pas de gaspillage à des actions vraiment coordonnées au sein du musée, pour aboutir à ce qu'il y ait, effectivement, une politique liée à la question du déchet, c'est-à-dire ce qui rentre et qui sort du musée, qui soit le plus proche possible de ce qu'on appelle une politique « *zéro waste* ». Alors, je vais vous rappeler donc quelques éléments de cette exposition ; certains d'entre vous l'ont peut-être vue - je pense que Christian n'a pas eu le temps de la voir, c'est vraiment dommage, mais d'autres l'ont vue -, on a eu quand même 135 000 visiteurs pendant les quatre mois de cette exposition qui a été présentée entre le mois de mars et le mois d'août 2017. Alors, je vais vous raconter aussi comment naît une exposition de ce type, qui n'est pas une exposition très habituelle pour un musée, puisqu'il s'agissait, non pas de partir d'œuvres, mais de construire en quelque sorte un discours à partir d'objets collectés sur le terrain, à l'occasion des recherches qui ont été menées

par toute une équipe de chercheurs, de conservateurs qui, pendant deux ans, sont allés dans différents pays du pourtour méditerranéen pour récupérer des éléments. Des éléments de connaissance, de savoir, et aussi des éléments..., une documentation qui a permis de monter ensuite avec des scénographes, je vais vous montrer comment, ce parcours qui était destiné, c'est pour ça qu'on est vraiment au cœur du sujet, à sensibiliser le public à la question du déchet et plus largement à la question de l'écologie. La question de l'écologie, le mot « Anthropocène » est revenu assez souvent dans nos discours ; on est à l'ère de l'Anthropocène, c'est-à-dire une ère dans laquelle l'humain a pris le pas en quelque sorte sur la nature, et il fallait essayer de trouver un biais pour montrer ça dans un musée. Il y a beaucoup d'expositions aujourd'hui, vous devez le savoir, qui ont pour thème l'Anthropocène qui sont principalement des expositions d'art contemporain. Nous, on a fait une exposition, on va dire de sciences humaines, et particulièrement d'ethnologie avec un brin d'histoire, avec un brin d'économie pour arriver à essayer de montrer, à travers la question du déchet, un petit peu des formes d'évolution de la planète et des manières dont les sociétés vont essayer de gérer ce problème en montrant évidemment que la question de la gestion de ces déchets n'est pas la même dans différentes cultures ou dans différentes zones de cet espace qui était a priori l'espace méditerranéen, l'ensemble de la Méditerranée, nord et sud. Voilà, quelques images, vous voyez là... Une exposition comme celle-là mobilise beaucoup de monde et en particulier des chercheurs, et des chercheurs qui sont spécialistes de terrain. Quand on est conservateur au MuCem, on ne peut pas être spécialiste de tous les terrains de la Méditerranée et donc, on fait appel à des gens qui connaissent vraiment le terrain, qui ont fait leur thèse, parfois, je ne sais pas, pour l'Égypte, on a fait appel à deux doctorants, deux docteurs en anthropologie qui avaient fait leur thèse sur le sujet du déchet au Caire, évidemment qui nous ont beaucoup apporté. Voilà, donc vous voyez un petit peu... Et puis, on s'entoure d'un conseil scientifique qui sont là aussi des spécialistes et qui vont participer en particulier à la rédaction du catalogue ; il y a eu un beau catalogue « *Vide ordures* » qui, je crois, est toujours disponible, donc vous pouvez le retrouver dans toutes les bonnes librairies.

Je rappelle les éléments, un peu d'histoire : j'ai toujours eu envie, depuis que je suis au musée national des arts et traditions populaires qui est devenu le MuCem, c'est-à-dire depuis à peu près 2000, de faire une exposition sur le thème des restes, et donc j'ai essayé de travailler cette idée, et en 2013, à la suite d'une exposition que j'avais organisée sur le thème du genre, qui n'a rien à voir avec la question du reste, au musée, on s'est attelés à qu'est-ce que peut être une exposition sur ce sujet-là. Et on a eu la chance parce que le MuCem est un musée assez riche de pouvoir embaucher un post-doc dans la personne de Yann-Philippe Tastevin qui était un anthropologue, qui avait travaillé sur le sujet, et qui est devenu par la suite le commissaire associé de cette exposition. Donc c'était très important de constituer une équipe autour de chercheurs et en particulier autour de Yann-Philippe qui a, à partir de 2014, travaillé sur ce sujet d'exposition avec moi et avec toute l'équipe que je vous ai montrée. Le propos d'une exposition comme celle-là, il se construit pas tout seul, il se construit avec une multitude de réunions, de rencontres, de séminaires ; donc là, on a compté 16 séances entre octobre 2013 et juin 2016, pour, à travers différents objets, différentes thématiques, essayer de faire le tour de la question et de demander leur avis à tous ces spécialistes.

Donc, on a fait, on a eu aussi beaucoup de chance, il s'agit d'avoir des moyens pour le faire, on a fait un tour de la Méditerranée, des éboueurs, des gens qui ramassent les déchets, qui en vivent, des recycleurs, des récupérateurs, etc. Et vous voyez là tous les points d'enquête qui ont permis d'étoffer le parcours de l'exposition puisque, au fur et à mesure de nos travaux sur le terrain, des photos ont été réalisées, des films ont été réalisés et aussi évidemment des objets ont été collectés parmi lesquels quelques objets emblématiques ; un des objets emblématiques de cette exposition était un triporteur, tricycle motorisé qui a été acheté au Caire en 2016 pour être présenté en 2017, et qui est d'ailleurs toujours présenté dans les expositions semi-permanentes du musée. Donc là, je vous montre rapidement quelques images, les formes que prennent ces enquêtes de terrain, où on est

beaucoup dans les déchets, que ce soit en France ou ailleurs et on essaie de comprendre comment ça fonctionne, quelles sont les différentes problématiques et surtout quelles sont les différentes manières de récupérer et recycler les déchets dans les différentes régions de la Méditerranée. Donc là, vous voyez des images, on avait évidemment tourné des films avec des réalisateurs, etc. A partir du moment où on a construit un discours, on pense à comment on va le mettre en parcours, comment on va le mettre en espace et je pense que Sylvia vous en parlera un peu plus. Ce sont les phases habituelles de la réalisation d'une exposition : le choix d'un scénographe - et là, il s'est agi de travailler avec une équipe qui avait déjà travaillé sur ce thème du recyclage et de la récupération dans le domaine de l'architecture et du bâtiment, qui est une équipe qui s'appelle « Encore heureux », qui était une équipe d'architectes-scénographes basée à Paris et qui avait fait une exposition, qui avait fait date, s'appelait « *Matière grise* », c'est ça ?, à l'Arsenal, et qui avait été assez connue, certains d'entre vous l'ont peut-être vue - ils avaient une certaine expérience sur cette thématique et ils nous ont donc beaucoup apporté en amont et en aval du travail de construction réellement de la scénographie et donc du parcours.

Alors, voilà, la manière dont on a travaillé avec ces équipes, l'équipe d'Encore Heureux et des sociologues qui ont été associés pour essayer de construire ce parcours qui a donné lieu à l'exposition. Ensuite évidemment, on choisit un parcours, donc à partir d'une problématique, la problématique c'était une problématique assez simple qui était : à partir du geste très simple de ramasser un déchet, de ramasser un déchet chez soi ou de le ramasser dans la rue, qu'est-ce qu'il advient de ce déchet dans différentes situations, qu'est-ce qu'il devient ? Il peut effectivement malheureusement se retrouver avec plusieurs centaines de tonnes d'autres déchets de ce type dans la mer Méditerranée ou dans une mer quelconque, là évidemment, c'est grave, mais il peut parfois, et selon différents processus, se retrouver dans la bonne poubelle, et si possible, dans la bonne entreprise qui va le recycler et en faire autre chose, et on a voulu montrer qu'il y avait partout, et pas seulement chez nous, des entreprises et des techniques qui permettaient de récupérer les déchets et d'en faire autre chose, qu'on appelle l'artisanat du recyclage ou du réemploi.

Voilà le plan de l'exposition, finalement, *in fine* ; un an avant, on se décide avec les gens qui nous supervisent au musée. On met en espace notre projet, notre propos, et là, on en reparlera, c'était assez basé sur la grande idée de nos scénographes qui était de construire des microarchitectures qui elles-mêmes étaient fabriquées, et vous le verrez, avec des matériaux recyclés ou des matériaux de recyclage ; donc, l'idée c'était celle-là ; les cimaises étaient elles-mêmes des matériaux, Sylvia en parlera, qui étaient susceptibles d'être recyclés, récupérés, et qui l'ont été d'ailleurs.

Alors, voilà, je vous montre quelques images d'une exposition où les objets qui sont utilisés pour une telle exposition, des objets réparés, et les objets réparés vous les trouvez dans nos collections, dans les collections du MuCem, dans les collections du musée du Quai Branly et dans des tas d'autres collections, mais vous les trouvez aussi chez vous. Donc, ce sont des expositions qui font appel, qui pourraient donner lieu à..., qui auraient pu donner lieu à une sorte de grand appel au public pour dire : « Apportez-nous vos objets réparés, vos chaussettes les mieux reprises pour qu'on puisse les montrer dans notre exposition » et on voulait faire comprendre par-là, à partir de ces objets réparés, qu'aujourd'hui on répare de moins en moins, on jette. Donc, on est dans une civilisation du jetable et qu'il suffit de voir autour de nous que les cordonniers, pas seulement les réparateurs de faïence dont on a quelques images au MuCem. Et les cordonniers sont de moins en moins nombreux, pourquoi ? Parce qu'on ne répare plus ses chaussures, d'accord ? Et donc c'était un peu une sensibilisation à cela qui se passait, le raccommodeur de faïence pris par le photographe du musée national des Arts et traditions populaires, juste après la guerre.

Voilà, c'était pour faire plaisir à Bénédicte [Rolland-Villemot] qui a beaucoup aimé cette collection. On a reçu une collection de sacs en plastique qui sont aussi emblématiques – grâce à André Desvallées, qui était l'ancien

directeur adjoint des ATP - une collection assez énorme, plusieurs milliers d'items de sacs en plastique qui se dégradent malheureusement un peu trop vite, mais qui étaient représentatifs de ce monde du tout jetable – on avait aussi des brosses à dents et des rasoirs en plastique qui étaient eux-mêmes jetables - ; donc vous voyez comment on pouvait parler de cela : 1 500 éléments, ce sont les collections d'emballages en plastique du musée, inventoriés par Bénédicte Rolland-Villemot lorsqu'elle est arrivée aux ATP.

Je vous donne 2/3 images de la Scéno, mais ce n'est pas l'objet, on verra ensuite comment est constituée cette scénographie et comment elle est fabriquée pour que les éléments soient récupérables, et si possible, réutilisables.

Là, ce qui était amusant et j'aime bien le montrer, le *Loup de poussière* de l'artiste Lionel Sabatté, qui est un loup composé par les poussières laissées dans la station de métro Châtelet pendant plusieurs semaines et qu'il a récupérées, qui lui ont permis de faire des loups avec des moutons en quelque sorte. Voilà.

Ça c'est une image aussi, – si ça marche, c'est amusant -, c'était un objet qui était à l'intérieur de notre exposition qui faisait beaucoup de bruit, mais qui attirait les foules, c'est une machine qui trie les objets, c'est un lecteur optique, en fait, qui trie les déchets. Là, je montre aussi, mais tu vas le remonter, une des microarchitectures, celle qui était consacrée à la fripe à Tunis, qui était faite avec des tee-shirts qui avaient été récupérés auprès d'Emmaüs, qui était un de nos partenaires pour l'exposition, qui ont été disposés par les scénographes, par nous-même et par l'équipe de Sylvia sur cette fameuse tente consacrée à la fripe ; c'était une manière très directe de parler de la fripe, je vous en montre quelques éléments.

Et puis, en sortant de l'exposition, et là aussi on est toujours dans la réflexion et dans le discours sur le déchet, nous avons fait une sorte de *dazibao*, de murs d'idées pour dénoncer ce qui se passait mal dans la ville de Marseille et même en France, mais aussi pour donner des solutions : qu'est-ce qu'il faudrait faire pour qu'on ait moins de déchet et pour qu'on les recycle mieux et pour que ça se passe mieux. Et ça a donné lieu à plusieurs milliers d'interventions du public - ce qui m'a fait très plaisir -, une sorte de livre d'or sur un mur, et avec pas mal de discussions à la sortie qui étaient intéressantes.

Voilà, l'intérieur du hall du MuCem, on avait une carte sur lesquelles les gens pouvaient marcher et se situer. En se situant dans la région, dans la métropole marseillaise, et en regardant quels étaient les lieux à la fois de production de déchets, de pollution comme Fos-sur-Mer, par exemple, et puis les lieux aussi, on essayait de les récupérer, des lieux de traitement des déchets, notamment des incinérateurs. Voilà, il y avait cette chose-là qui était liée au public et puis on a travaillé avec le public et avec le service des publics qui était évidemment tout à fait associé, il y a eu 30 à 40 000 jeunes des écoles, scolaires qui ont vu l'exposition et qui étaient censés apporter chez eux la bonne parole, et puis un jour on a fait, je sais pas, c'était en avril, je crois, 2017, on a organisé un grand ramassage des déchets autour du musée avec une association partenaire qui s'appelle « *One piece a rubbish a day* », un déchet par jour, et qui consiste justement à inciter les gens, quand ils voient un déchet comme ça, dans la rue, de le prendre et de le mettre dans la bonne poubelle.

Sylvia Amar, responsable du département de la production culturelle, MuCem

Merci, Denis, pour cette introduction et donc je vais, moi, enchaîner, je vais compléter l'apport de Denis sur tout le contenu de l'exposition en revenant sur les aspects plutôt pratiques et plutôt de mise en œuvre puisque c'est ce que nous faisons un peu tous les jours, voire même beaucoup, tous les jours au département de la production culturelle au MuCem. Ce que j'aimerais dire en préambule, c'est que cette exposition, on n'en avait pas mesuré tous les impacts et on s'en rend compte aujourd'hui parce qu'on a une réflexion un petit peu rétroactive, qui bouclera un petit peu avec ce que je vous exposerai à la fin pour vous dire où en est le MuCem aujourd'hui par rapport à cette réflexion sur, à la fois la production de déchets, mais aussi comment on en arrive à produire autant

de déchets quand on fait des expositions. Et finalement, je dois dire, qu'aussi bien au niveau de mes équipes que, je pense à un certain nombre de personnes au sein de l'établissement, c'est une sensibilisation, c'est une préoccupation qui monte, qui fait boule de neige et qui fait, qu'aujourd'hui, on est très, très soucieux de trouver des solutions et d'élaborer au moins des bonnes pratiques qui nous soient propres et qui puissent correspondre à nos métiers. Donc moi, je vais avoir moins d'images, un petit peu plus de texte et un petit code couleur qui va vous donner un petit peu une idée de la lecture que j'ai faite de cette question qui est posée. Effectivement, est-ce que « *Vide-Ordures* » était une exposition éco-conçue ? Eh bien, oui et non, parce que c'était d'une certaine manière la première fois qu'on abordait ce sujet un petit peu de front et de fond, je dirais, et on a pris à bras-le-corps certaines problématiques de façon souvent assez naïve pour se retrouver finalement à mener les choses d'une façon un petit peu classique. Donc, quand je serai dans le rose, c'est tout ce qu'on a rêvé, quand je serai dans le vert, c'est ce qu'on a réussi à réaliser, dans l'orange et le rouge, vous verrez, on n'aura pas été très très bons, mais on est plein d'espoir. Donc, on est au milieu d'une route qui, je l'espère, sera vertueuse et positive d'ici peu de temps.

Si on commence par un bilan quantitatif, je dirais en d'autres mots que ce que je vous ai dit à peu près maintenant, c'est-à-dire comment faire porter à une exposition qui est thématique, mais qui ouvre une voie immense, tout le poids d'une éco-conception ? Je pense que si on s'était posé la question dans ces termes, on n'y aurait jamais répondu. Ce qui était bien, c'est que Denis a ouvert la voie, il a mis des tas de chercheurs sur les routes ; il leur a dit : « Allez fouiller dans les poubelles ». Et finalement, petit à petit, des sujets sont montés parce que quand on fouille dans les poubelles, on n'en revient pas qu'avec du déchet, on en revient aussi avec beaucoup de réflexion et on s'interroge aussi sur tout ce qu'on trouve dans les poubelles et pourquoi ça s'y trouve dans les poubelles... Donc, ça c'est un petit peu pour dire qu'on a ouvert un débat, mais qu'on sent que les problématiques sont de plus en plus présentes, et qu'il va falloir trouver des réflexions et des manières d'agir qui sont plus de fond. Voilà un petit peu la fiche technique, la fiche-bilan de l'exposition « *Vide-ordures* » ; donc, vous voyez un coût-projet qui reste un coût moyen, parce qu'il s'agit là d'un coût d'exploitation,... d'un coût de production : on est hors exploitation, hors communication, on est quand même en dessous de ce qu'on peut imaginer pour une exposition de 1 200 m² ; on a quand même réussi à contenir un certain type de coûts, c'est des budgets qui peuvent être de 20 à 30 % supérieurs, peut-être pas 30 %, mais je dirais 10 à 15 % supérieurs, pardon pour la première fourchette, et avec un coût visiteurs qui finalement n'était pas si élevé puisque, comme l'a rappelé Denis, 130 000 visiteurs, ce qui donc nous a permis aussi de relativiser cet investissement sur l'exposition. Et vous voyez dans le camembert, on voit que les coûts les plus importants ont été finalement les coûts de conception : très peu de transport pour cette exposition, alors que quelque fois ça peut être des coûts hyper importants, et par contre on n'a quand même pas mal mis l'accent sur la production de contenus. Et donc ça, c'était un vrai parti pris, je pense, qui a été demandé par le commissariat dès le départ et qu'on a bien évidemment accompagné.

Voilà, ça c'était pour vous situer un peu l'exposition dans ses grandes lignes. Et au niveau qualitatif, je dirais, avec le recul, effectivement il faut qu'on pousse la réflexion plus loin, sauf que quand on est dans un TGV qui est lancé à pleine vitesse, c'est assez compliqué de lui dire : « Tu vas t'arrêter juste là au petit village qui est à côté », et c'est un peu là-dedans qu'on s'est trouvé au sortir de l'exposition. C'est-à-dire, en fin 2017, on s'est dit : « Mais mince, on a fait une exposition sur les déchets et regarde, on produit encore autant de déchets ! ». Et effectivement, à chaque fois qu'on vide une salle d'expositions, parce qu'on est sur des plateaux, pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas le MuCem, des plateaux ouverts qui sont donc des plateaux modulables, merveilleux, riches, très beaux, dans lesquels on fait des tas de choses très différentes – c'est un vrai bonheur et un vrai plaisir au quotidien -, mais en même temps, quand on doit les vider, quand on doit laisser la place vide pour qu'une autre exposition arrive, eh bien, on se dit que parfois on met un appartement, voire une maison, à la poubelle. Et ça, ça

commence à faire un petit peu réfléchir et d'un point de vue éthique, ça questionne tous les métiers, pas seulement ceux qui mettent directement dans la benne, mais aussi ceux à qui on en parle et qui sont plus dans la conception ou plus dans l'élaboration de contenu.

Donc, une fois de plus, voilà cette très belle expo « Une vie d'ordures ». Donc, Denis a abordé la question des phases de travail, je reviendrai effectivement sur les matériaux parce que je vais vous en parler. Donc, comment en phase d'écoconception - ils ont beaucoup, beaucoup travaillé, c'est formidable parce qu'on était associés au contenu des séminaires -, ils ont beaucoup travaillé sur : qu'est-ce qu'on veut dire, comment on veut le dire, est-ce que ça a du sens avec cette économie du déchet, etc. ? Et, comment finalement l'exposition va prendre corps et va prendre forme ? Comment est-ce qu'on va lui faire dire aussi, dans ces murs, ce qu'on tente de lui faire dire dans ces contenus ? Eh bien, le parti pris, ça été d'utiliser du médium non peint et qui serait du médium recyclable. Alors, je vous montre un détail parce que, au lieu de mettre des signalétiques imprimées pour que le médium soit récupérable, on a plutôt opté - comment dire, quand on « emboste » - pour de l'usinage, on peut l'appeler comme ça, de faire des motifs dans les cimaises plutôt que de les peindre ou de rajouter de la sérigraphie dessus ou de la signalétique autocollante, et vous allez comprendre pourquoi, parce qu'un médium peint n'est pas toujours récupérable, pas facilement récupérable en tout cas. Donc, en face d'écoconception, on est dans le rose, on a rêvé et on s'est dit : « on va faire du non peint, du démontable, pas de joint, pas d'enduit, un calepinage hyper esthétique ». J'ai pas retrouvé d'image où l'on voit que tous les trous sont alignés les uns sur les autres ; on avait une direction artistique et on avait vraiment un scénographe avec lequel on travaillait sur ces concepts là ; donc, c'était hyper important de pas déroger non plus au niveau qualitatif à ce que l'on allait apporter à notre public, sous prétexte qu'on allait faire quelque chose de récupérable à la fin. Donc, ça été techniquement assez compliqué, y compris pour les entreprises qui l'ont réalisé, et la phase de réalisation, qui est en gris, parce que c'est une zone grise – on sait jamais exactement ce qui va se passer quand on passe d'un beau plan de DCE bien léché à une phase de réalisation sur place – eh bien, on peut dire, là on est assez fiers, parce qu'on a réalisé 50 % de l'objectif, c'est-à-dire que la moitié des panneaux ont fait l'objet de dons à sept associations différentes, ce qui était quand même pas mal, c'était vraiment, je pense, la première et la seule fois où on est arrivés à le faire, parce que Denis est un spécialiste, parce que pour l'exposition « *Bazar du genre* », on avait utilisé des panneaux de Fermacell pas peint non plus, et qui avaient été récupérée aussi par une société. Donc, on rejouait un tout petit peu le même scénario, mais là à une échelle un peu plus importante, et les 50 % restants me direz-vous ? Les 50 % restants, c'est que, ils étaient peints, et je vais vous les montrer ; donc, là, personne n'en veut dans ces cas-là. L'association, je reviendrai là-dessus, c'est une fiche de *sourcing*, parce que vous savez qu'aujourd'hui on a obligation quand on produit du déchet, dans le cadre de nos marchés publics, on met dans l'obligation nos prestataires d'aller vers des filières de déchets, c'est-à-dire de recycler les matériaux – ils nous disent : « oui, oui, on le fait », ils s'y engagent -, normalement, nous devrions obtenir d'eux des fiches de *sourcing*, c'est-à-dire un retour sur là où ils ont déposé les matériaux pour vérifier que cela a été fait. Et donc, nous avons travaillé avec une association qui s'appelle *Raedificare*, avec laquelle on va reprendre un travail aujourd'hui, dont je vous parlerai légèrement plus tard, et qui m'a fourni pour les besoins de ce diaporama sa fiche de *sourcing*, donc pour dire que on a quand même eu une démarche qui a été intéressante, qui a été productive du début jusqu'à la fin ; donc, ça s'est pas retrouvé dans une décharge sur le plateau de La Crau.

Autre élément de l'exposition qu'on a pu récupérer, vous allez le voir, cette très belle cabane que Denis vous a déjà montrée, sur Tunis, qui a été faite avec des structures en bois et des tee-shirts, qui étaient aussi des tee-shirts de récupération achetés auprès de l'association Emmaüs, et qui ont été triés par couleurs. On a acheté des choses qui étaient déjà dans un circuit de seconde main et il y avait trois cabanes, trois micro-architectures. Sur les trois, on n'a pu en récupérer qu'une. Mais par contre, elle a une très belle vie cette cabane : elle a été donnée

à l'association « Tous jardiniers du pays Salonais » qui la réemploie pour faire des projets éducatifs notamment autour de la question du jardin avec des enfants, et les tee-shirts, on a pu les démonter et les rendre à Emmaüs, qui lui a pu les recycler, non pas en seconde main, mais carrément du chiffon puisqu'ils avaient été agrafés, ils avaient subi des transformations pour être fixés sur le pourtour de la cabane et ne plus être revendus comme des tee-shirts déjà portés. « Consommer local », notre association qui a récupéré la structure et qui en a fait une petite serre éducative. Eux aussi, ont eu la gentillesse de m'envoyer cette photo, et ils nous invitent tous – on est tous invités – à un atelier de lacto-fermentation demain, si vous pouvez venir ; c'est chez eux, dans la cabane. Lacto-fermentation, c'est très très bien, vous devriez essayer.

Donc, ça c'est une chose extrêmement concrète. Ensuite, en face d'écoconception, on avait aussi rêvé de pouvoir récupérer les tables et les vitrines qui étaient conçues spécifiquement pour l'exposition ; elles étaient magnifiques, très belles, il y avait de belles structures en métal, je vais vous les montrer aussi ; et là partiellement atteint, mais quand même, mais quand même, une institution culturelle qui est proche de nous, le FRAC, était venu visiter l'exposition, on les avait même invités à voir s'ils voulaient participer à cette opération recyclage avant même que l'exposition soit démontée, et ils ont été preneurs de ces magnifiques vitrines-tables que vous voyez, dont les pieds ont été faits spécialement pour l'expo ; il y en avait plusieurs dans l'exposition. Malheureusement, les deux autres structures, les deux autres micro-architectures que Denis a évoquées tout à l'heure, elles n'ont pas pu être récupérées, les matériaux n'étaient pas du tout réemployables. Et des choses qu'on n'a pas pu récupérer, cette magnifique, magnifique, parce que vraiment l'entrée de l'expo était sublime avec cette collection de sacs plastiques qui avaient été magnifiés, mais on a peint l'intérieur, mais voilà, le médium, la découpe ça devenait trop spécifique, alors là on n'arrivait plus, on n'était plus bons du tout, et ces magnifiques objets du Quai Branly aussi qui nous avaient été prêtés pour l'exposition, et ... ; voilà, il y avait des exigences qui étaient un peu différentes de ce qu'on pouvait faire par ailleurs et on n'a pas pu les réemployer, donc vous voyez qu'on touche des limites très très vite... Là, on n'était vraiment pas bons, et puis on n'était pas contents non plus, parce qu'on s'est dit qu'il faudrait qu'on fasse mieux que ça.

Voilà, si je fais le bilan du bilan, je dirais que globalement on a pu faire des économies budgétaires, puisqu'en termes de peintures – vous savez qu'une expo peinture, quelquefois, un lot peinture, un budget d'aménagement c'est 15 à 20 % du budget ; là je dirais pas qu'on a économisé 20 %, on a peut-être économisé 10 % du budget de l'exposition puisqu'il y a eu de nombreuses cimaises non peintes et puis on a vu du mètre linéaire, mais quand même c'est super satisfaisant de donner des choses qui ont servi, qui vont resservir parce que souvent on donne à des associations, pas souvent, la plupart du temps, qui ont des objectifs culturels et qui, elles, vont par derrière transformer, et là on était vraiment dans l'idée de poursuivre l'expo, dans cet esprit des réparateurs que Denis a évoqué. Et puis les moins, aujourd'hui, c'est qu'une institution comme un gros musée, c'est pas énormément équipé pour l'économie du don dans le sens où l'économie du don, ça demande énormément de temps et d'organisation. Parce que nous, on est des grosses machines et quand on a du mal à sortir du port, mais quand on sort, c'est un paquebot et ça peut affronter toutes les tempêtes, mais toutes les autres petites institutions qui doivent louer un camion – nous, on travaille avec des bénévoles -, ont des budgets limités, que le directeur de l'association qui va monter 10 expos par an, il fait aussi le ménage et la programmation, et ben lui donner rendez-vous à heure fixe pour venir chercher sa vitrine ou son globe, quelquefois, c'est un peu difficile. Donc pour nous derrière, c'est des phases de production qui se sont rajoutées et qui, humainement, ont été assez lourdes pour les équipes ; ça, c'est important de le signaler parce qu'on des limites humaines aussi, pour l'instant, par rapport à la façon dont on travaille dans des institutions muséales, et puis la maintenance de l'exposition a été complexe parce que c'était une expo d'été, on a eu un gros passage et du médium non peint pour l'entretenir, c'est pas facile ; vous avez pas un peintre qui peut venir toutes les semaines et enlever les traces de pas, les traces de

doigt, etc. Je dois dire qu'à la fin, on s'est dit : « c'est bien que ça ne dure pas 4 mois de plus, parce que là on n'aurait pas pu offrir une exposition qui soit aussi propre et aussi qualitative que ce que l'on a tenu tous les mois d'été ». Donc voilà, encore une limite qu'on peut toucher. Donc, aujourd'hui, on est vraiment au MuCem en réflexion et en grand chambardement par rapport à la façon dont on conçoit, dont on met en œuvre nos expositions, et, je l'espère, dont on les conçoit bientôt. On a la chance d'avoir un président qui est totalement avec nous dans cette réflexion, qui même l'encourage et qui nous soutient – c'est donc bien pour ça que je suis là aussi aujourd'hui – et puis on a monté un groupe de travail un peu transversal, parce que ce sont pas des questions qui peuvent incomber uniquement à la production, ce sont pas seulement ceux qui vont monter/démonter qui sont, à un moment donné, entièrement responsables de l'entièreté du processus. On a vraiment envie avec des départements qui sont ceux avec qui on travaille déjà beaucoup, qui est le département de la Recherche que Denis connaît bien, une personne qui s'en occupe, qui est Aude Fanlo ; le département des bâtiments et de l'exploitation qui joue aussi un rôle crucial là-dedans avec Vanessa Hen et son équipe et notre département de la production : on travaille vraiment la main dans la main à mettre en place un certain nombre de choses. Concrètement, tout le monde fait son travail, mais on essaie que nos problématiques se croisent ; la recherche, des séminaires, des *workshops*, des thématiques, on est invités les uns et les autres à témoigner de notre expérience et de participer à des moments de réflexion autour de ça – et il y a déjà des programmes de formation qui ont été lancés autour de ça à l'INP ou au MuCem. Très récemment, ça s'est passé au mois de décembre, le département des bâtiments a déposé un dossier auprès de l'ADEM, dossier zéro déchets, qui, si nous sommes retenus en phase finale, nous aidera à avoir un diagnostic sur l'ensemble de nos pratiques, parce que, ce qui est hyper important, c'est pas de considérer qu'il n'y a que l'exposition qui produit des déchets, il y a aussi d'autres départements qui en produisent : les services administratifs, etc. Et même si ce sont des déchets à la marge, on va dire, c'est du papier, c'est des petits déchets ménagers, c'est des choses au quotidien, nous pensons avec l'association *Raedificare*, qu'on aimerait avoir comme partenaire pour élaborer ce dispositif, qu'il faut une sensibilisation à l'échelle de tout l'établissement, de tous les métiers et de vraiment complètement transversale. Bien sûr, nous, au quotidien, on s'efforce de récupérer au maximum les mobiliers, les mobiliers d'expo qu'on pourrait garder, mais nous nous heurtons bien évidemment à un problème de stockage : nous n'avons pas des locaux prévus pour cela, et donc nos réserves tampons ne peuvent pas accumuler des vitrines et des cimaises qui pourraient être ré-exploitées puisque c'est bien des réserves tampons. Et puis on poursuit bien évidemment notre économie du don auprès des réseaux locaux et on a aussi ouvert une piste que je ne pourrai pas forcément développer là, pour être dans le temps de l'intervention, mais de réaliser des économies d'échelle avec les scénographes, mais c'est des questions qui ont été soulevées ce matin et j'espère que ça fera partie peut-être de la table-ronde. Juste pour ouvrir sur cette idée, voilà ce que l'on essaie de faire d'une expo sur l'autre, de récupérer au moins des cimaises, mais vous voyez en rouge de l'exposition Giono sur l'exposition « *Pharaon* » qui aura lieu bientôt, qui ouvrira au printemps, voilà ce que nous arrivons, je dirais, à peine, à récupérer : c'est en rouge. Parce que nous nous heurtons pour l'instant, parce que c'est des choses sur lesquelles il faut qu'on travaille, de conceptions de programmes qui font que, quand les phases de programme sont trop éloignées, on ne peut malheureusement pas éco-concevoir deux expositions d'un coup. C'est juste pas possible parce que, au moment où l'une doit sortir, eh bien l'autre n'est pas encore assez mûre pour être soumise à un scénographe. Donc, ça pour l'instant, c'est des affaires de planning qu'il faudrait qu'on retravaille, et puis, très concrètement, nous on a essayé de développer une démarche un peu sur le Sud, d'aller partager avec des partenaires musées – il y a une partie de mon équipe qui est allée voir des personnes à Nice ; nous allons bientôt aller voir des personnes à Montpellier. Nous avons en projet de travailler à une journée professionnelle, un peu similaire à celle-ci, en partenariat avec l'AFROA, et pourquoi pas avec le SMF ? Bien évidemment, c'est un projet complètement

ouvert sur la réflexion parce que on partirait de l'œuvre d'art et de tous les sujets qui la concernent. L'œuvre, l'objet et n'importe quel dispositif qu'on a pu évoquer ce matin produisent et génèrent un certain nombre de choses, notamment, ça peut être de l'impact carbone, du déchet en amont, du déchet à la fin, et ça c'est des problématiques qu'il faudrait qu'on soulève. On souhaite associer à cette réunion tous les métiers qui gravitent autour de l'exposition comme les scénographes, les entreprises d'aménagement, et surtout les conservateurs et les commissaires d'expositions puisqu'on aimerait partager ces problématiques avec eux. C'est très compliqué aujourd'hui de dire à un scénographe puis à un aménageur : « Regardez ce programme, qui est magnifique, où vous avez 500 œuvres, tant d'espace, tant de budget, en plus vous allez me le faire économiquement durable, soutenable et je vais pouvoir avoir vraiment une durée de vie de cette exposition plus que la normale ». Je pense que c'est pas tout à fait possible qu'on s'adresse à eux de cette manière-là si on les associe pas en amont à notre réflexion.

Et comme je vous disais, comme nous sommes plein d'espoir, nous avons aussi quelques idées pour aller plus loin : on aimerait bien aussi peut-être interroger la durée des prêts pour les expositions, puisqu'on sait que quand on transporte une œuvre, le bilan carbone, il est énorme. Comment, justement, continuer à intégrer les attentes de l'audience, nos audiences par rapport à ces questions sans être sur une thématique d'exposition qui soit sur l'écologie forcément, mais que ce soit lisible aussi, que nous tenons compte de cela dans nos façons de les éco-concevoir et de les éco-réaliser et donc, bien évidemment des questions de méthodologie, des questions de dialectique, et je crois que le débat est largement ouvert.

Merci de votre attention.